



DEMAIN, LE JOUR
SALOMON DE IZARRA

mu

DEMAIN, LE JOUR
SALOMON DE IZARRA

mu

À Anaïs Renault – *Amie de cœur et salvatrice*

*Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
« Soit ; n'y pensons plus! » dit-elle.
Depuis, j'y pense toujours.*
Victor HUGO, « Vieille chanson du jeune temps »,
Les Contemplations, 1856.

*Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.
Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.
Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;
Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.*
José-Maria de HEREDIA, « Les Conquérants »,
Les Trophées, 1893.

*Je me dis quelquefois que l'histoire de l'homme,
c'est l'histoire de l'amour de la femme.*
Jack LONDON,
Le Vagabond des étoiles, 1915.

Première partie
L'accident

Premier journal improvisé de Paul Rudier, 1

Curieusement, personne n'aime les salauds, mais il faut croire que les salauds aiment tout le monde. Je ne parle pas de ceux que l'on croise au quotidien, que l'on affuble de ce substantif par paresse ou commodité. Non : je parle bien de ceux qui méritent leur S majuscule, le genre capable d'imposer discrètement leur impulsion dans la société tout en restant dans l'ombre. C'est un art de marionnettiste, qui réclame une méchante capacité à distinguer et à tirer les bonnes ficelles avant les autres. Quant au fait qu'ils aiment tout le monde, il serait plus judicieux de dire que les salauds ne haïssent personne. Pour preuve, ceux qui m'avaient foutu en cellule et qu'il m'était impossible de mépriser tant ils me rendaient service. Car s'ils se sentaient désormais protégés de moi, je l'étais d'eux et, surtout, du reste des trucs qui erraient dans le coin. Et la taule, ça me connaît, je sais que c'est le coin idéal pour se retrouver et repenser sa stratégie.

Par chance, après leur pseudo-débat et leur ersatz de vote, ils s'étaient mis d'accord pour me laisser mon paquet de tabac, des allumettes, un calepin et un crayon à papier, arguant du fait que je ne pourrais rien commettre de dangereux ou de répréhensible pour leurs petites vies avec cela. Mais ces idiots n'ont toujours pas compris le sourire que je leur ai décoché, et moins encore, que des clopes, du papelard et un crayon sont des armes redoutables.

Elles sont même essentielles quand l'on cherche à modifier le monde. Après tout, combien de témoignages ont bouleversé le cours de l'histoire ? Combien de lettres à priori inoffensives se sont

révélées des cataclysmes à retardement ? Alors j'écris. Pour avoir déjà été dans ce genre de situation si peu confortable, je sais que l'écriture est le meilleur moyen de tuer le temps – la plume devient alors couteau et surpasse chaque expédient trop usé, si l'on en croit les lettrés. Compter les pierres ? Ennuyeux. Rêver ? Imaginer ? À quoi bon quand ma vie rivalisait avec les plus grands romans. Trouver un animal à dompter ? Je préférerais écraser les mouches, au moins je pouvais décharger d'un seul coup mes rares pulsions haineuses. Discuter avec un compagnon de cellule ? En sachant qu'il n'y en avait qu'une seule, ma foi fort exigüe, que le poste de police était désert et que la conversation m'insupportait ?

Autant m'occuper ainsi. Et j'en ai, des choses à raconter. De surcroît, j'aime savoir que ces abrutis se sentent rassurés à me voir comme ça, assis sur ma couche bouffée aux puces, les genoux ramenés contre la poitrine pour me servir de support d'écriture. Je parie qu'ils minimisent déjà ce que je suis grâce aux barreaux pourris et aux pierres transpirantes. Laissons-les croire. Leur garde sera baissée et, même si je ne leur en veux pas, ils me paieront ce qu'ils m'ont fait. À moins que les saloperies ne s'en chargent.

Je parlerai de ces trucs plus tard, lorsque j'en aurai envie. Après tout, si un jour quelqu'un a la chance – que dis-je, les couilles – de lire, à la même lumière foireuse que celle de ma cellule, ce que je suis en train d'écrire, qu'il profite au moins d'un soupçon de suspense.

Donc une question qu'on ne m'a jamais posée et qui serait plus légitime que ces stupides « Que fais-tu dans la vie ? », « Tu as une bonne situation ? » et autres conneries propres aux indigents : « Que veux-tu ? ». Car les citoyens sont de pitoyables enfants, aisément manipulables – j'ai déjà parlé des rouages du monde : ils en sont les victimes consentantes et ravies. Soit qu'ils s'agacent pour une *noble-cause*, soit qu'ils y trouvent un sens ou un compte qui n'existent pas. Disons simplement qu'à force de la chercher, on finit par mériter sa merde ; ainsi en va-t-il de la femme battue et dans le déni, de l'opiomane ou de l'alcoolique qui se cherchent des excuses pour ne jamais quitter leur puéril paradis ; et qui tous s'étonnent de crever prématurément. Pour ma part, j'ai compris très tôt qui faisait le

monde, et qui le subissait ; très tôt, j'ai cherché à me glisser dans la première caste par tous les moyens – banditisme, trafic, racket... bref, les rares disponibles pour un type né dans la rue et destiné aux fosses communes et autres terrains vagues. Seulement, contrairement aux gens qui m'avaient élevé, j'avais eu l'intelligence de ne pas sombrer dans la mélancolie, pas plus que je ne m'étais effondré dans la picole, à embrasser mon destin boueux à pleines dents. La rue, j'ai su la quitter avant de mieux la fouler à nouveau – mais mes pieds nus étaient désormais chaussés de mocassins fraîchement cirés ; ma merde au cul et mes effluves de transpiration crasseux, remplacés par un costume sur mesure et une toilette luxueuse. Personne ne m'aurait reconnu dans la rue si on lui avait dit : «Tiens, tu le vois, ce monsieur ? C'est Paul Rudier.»

Oh, bien sûr, ça n'a pas été facile. Pour entrer dans le grand monde, il faut jouer des poings, d'abord physiquement puis intellectuellement. Ainsi, j'ai commencé par frapper dans la rue pour me faire respecter des petits cons qui, à l'instar des coqs, voulaient dominer la basse-cour fictive qu'ils ne faisaient que fouler avant que la tuberculose les rappelle à son bon souvenir. J'en ai étalé, des prétendants. Denis-le-Gros, Max-la-Paillasse, Tronche-Pierre... que des types plus grands et plus âgés qui m'avaient frappé aussi fort sinon plus que les requins de la finance et de l'armement – qui, eux, n'ont eu leurs jolies mains salies que d'encre. Mais je les en remercie car, d'une, ils m'ont appris la plus grande leçon de la vie – qu'elle est une pute ; de deux, ils m'ont appris à me défendre et à encaisser leurs coups pour mieux les rendre, au point que ma pugnacité avait contribué à me donner les surnoms de Paul-le-Molosse puis Paulosse. Car si je finissais en sang sur le trottoir, défiguré à faire hurler ma mère de peur et d'outrage, mes adversaires savaient que je revenais immanquablement, de défaite en défaite jusqu'à la victoire que je voulais décisive. Qu'on ne se méprenne pas : je n'étais alors pas un gamin des rues comme un autre, ainsi que j'aime à le penser. J'étais le genre à continuer à marteler le crâne de ma victime alors même qu'elle était inconsciente, soit en la frappant avec mes poings jusqu'à sentir ses os se briser, soit en lui saisissant la tête et

en lui faisant embrasser plusieurs fois les vieux goudrons de Mantes, jusqu'à ce que le compte de dents y soit. Loin de moi l'idée de les collectionner, mais j'adorais imaginer les toubibs découvrant ma victime lorsqu'elle arrivait à l'hôpital. Qui sait, peut-être qu'on se rappelle encore de moi là-bas. Peut-être que l'un ou l'autre a fini par succomber à ses séquelles, à défaut de crever sur le macadam.

Et, bon Dieu! qu'est-ce que je rêverais d'offrir le même sort aux merdeux qui sont avec moi. Mais, patience, un vrai salaud trouve toujours un moyen de s'en tirer, car il n'a rien à perdre et est prêt à sacrifier n'importe quoi pour atteindre son but – voyez, un vrai Napoléon, le fric en moins et la gouaille en plus. Que voulez-vous, en définitive, je suis comme tout le monde : pétri de contradictions. Même les plus calmes ont des crises d'agacement sitôt qu'ils se retrouvent suffisamment isolés pour ne plus être soumis au vernis social ou aux on-dit. Bas les masques : le vrai monde est bien trop facile à considérer quand on dispose des quelques codes essentiels à sa compréhension.

Si vous croisez un jour le nom de Rudier quelque part, ou si vous vous y intéressez sérieusement, vous ne manquerez pas d'être marqué par le chemin que j'ai parcouru. Regardez bien les signatures sur les cartouches et les bombes, le joli R stylisé d'arabesques. C'est moi. Un petit salut mais un grand sourire avant de vous faire trouver la couenne si d'aventure vous êtes du mauvais côté du fusil; dans le cas contraire, vous êtes mon heureux client. Et dans ce cas-là, vous faites partie de ma grande famille. Eh oui! L'enrichissement des Grüber? C'est moi. Le remplissage des stocks nationaux? C'est moi. Le gaz qu'on connaît aujourd'hui? Toujours. Les pots-de-vin, les nouveaux blindés, les fusils, les morts, c'est encore moi. Moi, nom de Dieu!

Oh, ça ne s'est pas fait sans mal, évidemment. Il a fallu que je joue des coudes dans la cour des grands et que j'apprenne des codes dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Mais, enfin, le fils d'un ouvrier tué par un coup de grisou et d'une lingère quasi analphabète qui s'en sort aussi bien, ça a tout du conte de fées. Car, oui, je suis le fils d'un couple de prolos qui s'est mal trouvé et qui m'a eu « parerreur »,

comme disait ma mère avec son léger défaut d'élocution. Le moutard d'une ivresse double, d'un coup de folie, qui finit par montrer sa bouille passés neuf mois, aussi attendu qu'indésiré. Mais ma mère ne fut pas chiche : elle me garda, quand bien même elle m'avoua, bien plus tard et dans une crise de colère plus terrible que les autres, avoir hésité des heures durant à abandonner son « enfant du diable » au pied d'une église. Voilà ce qu'elle m'avait dit : elle avait erré avec moi dans ses bras, empaqueté comme un jambon dans de vieux linges, et elle n'avait cessé de me regarder, de faire les cent pas, de peser le pour et le contre sans bien comprendre ce qui lui arrivait. Mais ce fut au moment où j'ouvris les yeux et pleurai pour réclamer son sein que les gens s'attardèrent sur elle. De honte, elle s'enfuit, mais se trouvait déjà trop loin de l'église pour accomplir son forfait. Cette scène, elle me la raconta mille fois, rajoutant toujours plus de détails sordides, l'invoquant à chaque fois que je faisais quelque chose de mal, persuadée, l'idiote, que ça me toucherait et que je prendrais conscience de ma nature mauvaise pour mieux la corriger par amour pour elle. Mais on ne connaît jamais vraiment les siens ; la preuve : toute sa vie, ma mère fit l'impossible pour me coincer dans le droit chemin, sans se douter que ma nature profonde ne le tolérerait jamais, et sans comprendre que mes sentiments et ma gratitude à son égard se résumaient à un terrible mépris.

La suite est d'une banalité confondante. Une enfance misérable dans une petite pièce que l'on partageait, qui transpirait la poussière humide et puait le charbon et le chou, éclairée, je m'en souviens encore, grâce à une vieille lampe à pétrole donnée par une âme charitable – si charitable que ce foutu objet nous tuait à petit feu. Puis vint un jour où mon père partit au travail pour ne jamais revenir. Ma mère me parla du coup de grisou et, aussitôt, j'imaginai un grand monstre qui s'était empressé de dévorer les mineurs avant de combler sa cavité pour se protéger d'éventuelles représailles. Mais, si je restais longtemps fasciné avant de comprendre réellement la signification de cette expression, le monstre demeurerait bien moins inquiétant que mon père. Imaginez : un grand lascar, Louis, légèrement voûté à cause de son boulot, constamment en

sous-nutrition et, par conséquent, constamment de mauvais poil ; une gueule anguleuse dont j'avais héritée, souillée çà et là de noir quand il ne ressemblait pas tout bonnement à un nègre, aux cheveux qui laissaient tomber une poudre épaisse dès que ma mère passait amoureusement les mains dedans, et qui avait une sacrée tendance à la picole et à la cogne. Plus il buvait, plus il voulait cogner, comme si le pauvre Louis avait à compenser son existence pitoyable et ses choix risibles en s'attaquant à ma mère et à moi, qu'il aimait traiter de « petite crevure » pour avoir gâché sa vie en existant. Par chance, lorsqu'il était soûl comme un cochon, non seulement ses coups devenaient plus mous et en disaient long sur sa virilité, mais il oubliait souvent d'utiliser sa ceinture. Autrement dit : ma mère était une lâche, mon père un idiot – bien sûr que ça aurait marché jusqu'à la fin ! Quand deux faibles se retrouvent, ils imaginent s'apporter mutuellement une force qui leur fait défaut, mais ils n'ont rien à offrir que leurs petites crasses ; pour le coup, moins et moins ne font pas plus. Comme si, oui, en me concevant, ils m'avaient transmis l'intégralité de leurs tripes.

C'est aussi pour ça que ma mère répétait souvent que, les traits mis à part, je n'avais rien de commun avec mon père. Évidemment et heureusement. Je lui faisais souvent peur, surtout quand je revenais crotté, la lèvre fendue, des os cassés, mais heureux comme un roi.

— D'où tu viens, comme ça ? T'as fait quoi, encore ? demandait-elle, aussitôt blême, ce qui contribuait à me ragaillardir.

— Une simple histoire, ça te regarde pas, disais-je.

— Et la police ?

— Ça les regarde pas non plus.

Et elle ne manquait pas de pleurer – à croire qu'elle ne savait faire que ça. J'ai encore du mal à l'imaginer autrement.

Louis mort et ma mère qui se tuait à la tâche pour tenter de compenser ce maigre revenu, j'avais fini par prendre la place du premier et à m'imposer dans notre couple comme dans la rue. Personne ne semblait pouvoir me tenir tête, pas même les flics qui finirent par me connaître et par tenter de me mettre le grappin dessus. Mais,

comme je n'étais pas un idiot qui se vante de ses exploits dans le premier troquet venu, ils eurent fort à faire pour me coller au gnouf. Et pas pour un meurtre, non! Juste quelques dents cassées d'une petite frappe dont la seule chance fut d'avoir été dans les couilles d'un condé. Ce dernier, justement, vint un jour me chercher avec menottes, collègues et panier à salade – tout le gratin rien que pour moi –, et m'emmena au commissariat pour y subir un « interrogatoire d'usage » où, pour le coup, c'est moi qui eus quelques dents qui sautèrent. Faut dire que le type avait pas reconnu son grand dadais quand celui-ci était rentré à la maison, dépenaillé et puant la pisse. Et, si l'on m'avait bien amoché la gueule, j'avais su garder ma langue. Même quand la partie fut perdue, je la gagnai.

Autant passer toutes les fois où ma bande et moi eûmes quelques « incartades » avec la flicaille, pendant de longues années ; du moins avant que mes comparses se fassent tuer, enfermer, exiler pour la guillotine sèche ou décident simplement de se ranger. Pas moi. J'avais tenté de faire comme eux et, parfois, pris d'un curieux remords, de me plier aux ordres d'un contremaître ou d'un patron, mais ces travaux me rebutèrent très vite. Mineur, éboueur, balayeur, garçon de cuisine, serveur, bûcheron... tous les jobs les plus ingrats y passèrent et ne durèrent jamais plus de quelques jours. Je me tirais avant, avec la paie de la semaine qui disparaissait dans les innombrables tord-boyaux que j'enfilais le samedi et le dimanche, en blâmant mes anciens patrons comme personne n'osait le faire. Tout aurait pu en rester là et j'aurais pu crever de cette façon, entouré d'une misère que j'avais fini par haïr, dans une bagarre ou par un coup de surin mal placé, mais le destin, cette merveilleuse putain, en décida autrement. J'avais toujours jaloué les riches, les friqués, ceux qui portent de jolis costumes et passent en vous ignorant car ils ne peuvent pas vous voir ; toute mon enfance et mon adolescence, j'avais senti ce gouffre entre eux et nous, eux qui font le monde et nous qui servions de décor et de bras pour leurs jolies idées. Même lorsque des dames protégées par des flics venaient se mêler à notre marmaille de faubourg, je savais que leurs sourires, leur philanthropie, leurs jolies robes n'avaient pour but que de nous rabaisser, de

nous dire : «Tiens, mon joli garçon. Tu pues, tu es laid, tu es sûrement malade, mais je veux bien te donner quelques miettes.» Avec toujours quelque chose de retenu, comme de la pitié qui les rendait hideuses malgré leur maquillage. À ce petit jeu, la dernière catin des bas-fonds, quand elle vous regarde foutrer en elle, elle le fait avec ses vrais yeux, peu importe qu'il s'agisse d'amour ou de peur. La catin vit et vous fait vous sentir vivre ; la dame surjoue la vie car elle n'en a aucune connaissance.

Je me perds. Reprenons. J'exécrais ceux qui avaient le pouvoir, sans comprendre leur façon de faire. Diriger un quartier de Mantes, détrousser les gens, recouvrer des dettes d'honneur, se faire une réputation dans la pègre, graisser des pattes, devenir l'ennemi de la flicaille, c'était minuscule, trop petit et trop risqué. Cette soif de vengeance à l'égard de ma condition m'anima chaque jour plus fort, et je me surpris à abandonner mon territoire pour me promener sur les grands boulevards de Paris, afin de rencontrer un de ces bourgeois cossus et lui casser la gueule, ou au moins échanger un regard suffisamment expressif pour qu'il comprenne que, si je n'étais rien, je lui restais supérieur. Alors je me promenai, les cheveux hirsutes et des taches de barbe sur les joues, une tenue grotesque sur le dos, à la recherche de mon destin. Et il m'apparut sous la forme d'une jolie femme accompagnée d'un monsieur plus âgé et distingué, en haut-de-forme et épaisse moustache, qui lui tenait le bras avec la satisfaction de celui qui se sait possesseur de l'objet de toutes les convoitises. Au premier regard, je compris. L'amour ? Pas seulement.

Un formidable défi. Car, je le répète, on ne change jamais un salaud.